

## Sociographie du sentiment d'insécurité dans les espaces publics de la ville de Kinshasa

---

**Joël NZAMPUNGU IMBOLE**

Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo

[inzampungu2020@gmail.com](mailto:inzampungu2020@gmail.com)

&

**BOLENGE ILEBOSO FABRICE**

Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo

[fbolenge7.10@gmail.com](mailto:fbolenge7.10@gmail.com)

**Résumé :** Cet article porte sur « la sociographie du sentiment d'insécurité dans les espaces publics de Kinshasa ». Il s'intéresse à décrire les pratiques des jeunes dans trois espaces publics de la capitale congolaise (RDC), à savoir les Ronds-points Ngaba et Victoire ainsi que la place Pascal. Selon les observations, ces trois espaces cités sont visiblement transformés en des espaces dangereux parce qu'ils sont comme dominés par des sujets qui, en raison de leur comportement, constituent véritablement un danger public. La présente étude tente, d'une part, d'explorer les dynamiques d'occupation de la voie publique par les jeunes aux Rond-points Ngaba, Victoire et à la place Pascal. Il est question aussi d'analyser les modalités de gestion desdits espaces par la police. D'autre part, l'étude tente de mettre à la disposition de la police des dispositifs de surveillance pour dissuader les cas d'agression et des vols à la tire des jeunes qui occupent ces endroits.

**Mots-clés :** Espaces publics, sentiments d'insécurité, Ntic, Vidéosurveillance

**Sociography of the feeling of insecurity in public spaces in the city of Kinshasa**

**Abstract :** This article focuses on “the sociography of the feeling of insecurity in public spaces in Kinshasa”. He is interested in describing the practices of young people in three public spaces in the Congolese capital (DRC), namely the Ngaba and Victoire roundabouts as well as Place Pascal. According to observations, these three cited spaces are visibly transformed into dangerous spaces because they are dominated by subjects who, because of their behavior, truly constitute a public danger. The present study attempts, on the one hand, to explore the dynamics of occupation of public roads by young people at the Ngaba and Victoire roundabouts and at Place Pascal. It is also a question of analyzing the methods of management of said spaces by the police. On the other hand, the study attempts to provide the police with surveillance devices to deter cases of aggression and pickpocketing of young people who occupy these places.

**Keywords :** Public spaces, feelings of insecurity, ICT, Video surveillance

## Introduction

Dans la capitale congolaise, plusieurs jeunes se retrouvent globalement stigmatisés et surtout discrédités par la société. A en croire Camille Dugrand (2021, p.2), « ils s'organisent autour de stratégies de survie, de formes de sociabilités spécifiques tout en se réappropriant des pratiques dont usent bien d'autres citadins dans une mégapole où la grande majorité de la population survit grâce au secteur dit « informel ». C'est ainsi que les espaces publics kinois mélangent, séparent, rassemblent et lient les acteurs. Ils permettent les relations sociales et restent des lieux privilégiés de rencontre entre jeunes exclus et travailleurs sociaux.

Ces jeunes occupent majoritairement les espaces publics les plus affluents de la capitale congolaise. Ils traversent la ville de Kinshasa et s'insèrent dans des espaces qui ne leur sont, a priori, pas destinés. Aux ronds-points Ngaba, Victoire et à la place Pascal par exemple, plusieurs jeunes vivent dans l'ambivalence : ni enfants, ni adultes, ils s'assujettissent aux contraintes d'un mode d'existence groupal tout en se caractérisant par leur individualisation, leur importante marge de manœuvre individuelle. Aimant et rejetant la rue à la fois, ils revendiquent des attributs singuliers et s'emploient à acquérir des « bons » comportements de rue en grande partie fondés sur la violence. Cette violence de la rue leur sert donc de modèle initiatique avec tous les risques que cela implique pour la société. Ces espaces publics permettent un certain apprentissage des règles et des rôles sociaux. Ils jouent donc le rôle de condensateur et de transformateur des sociabilités interdites ailleurs.

Aux Rond-points Ngaba, Pascal et Victoire, certains jeunes opèrent souvent en équipe et procèdent par ruse. Tandis que l'un d'entre eux attire l'attention de leur éventuelle victime, un autre lui chipe quelque chose. Le plus souvent, ils abordent un paisible citoyen, feignant de lui demander un renseignement, ou carrément ils lui proposent de faire attention aux voleurs qui risquent d'usurper ses biens. C'est ainsi que dans ces espaces à usage public, la méfiance est la consigne par excellence si l'on ne veut pas tomber dans le piège de ces jeunes très futés.

Par ailleurs, ces jeunes qui se retrouvent dans ces espaces à usage public ne constituent pas l'unique réservoir d'enfants en quête de travail. Ils se mêlent selon Camille Dugrand (2021, p.4) à tant d'autres en ville, dont de nombreux enfants « de la maison », « cireurs », « marchands d'eau pure », de mouchoirs et de cigarettes, qui regagnent la maison familiale à la tombée de la nuit. Les différents espaces publics de la capitale congolaise cessent alors d'être pour ces jeunes un simple espace de contrôle administratif et religieux pour devenir un lieu d'activités, de création et de récréation. Les jeunes y développent

simultanément selon Joël Nzampungu (2019, p.164) « un mode de contrôle territorial, une culture de l'illégalité et une base politique à partir desquels leurs actes prennent sens pour s'opposer à l'État, à son projet de contrôle et à ses pratiques ».

Les ronds-points victoire, Ngaba et la place Pascal sont en général constitués d'un réseau de ruelles étroites non éclairées qui forment ce que les Kinois appellent des « couloirs ». Dans chacun de ces espaces à usage public martèle Joël Nzampungu (2019, p.169), « il existe des couloirs dits "couloirs de la mort" qui présentent beaucoup de risques en termes de sécurité car c'est souvent à ces endroits que sont opérés différents types de bavures ». En conséquence, dans ces espaces publics précités, ces jeunes sont qualifiés pour certains comme « bandits »; « jeunes envoutés »; « jeunes drogués »; en tout cas comme « danger de mort » ; et pour tant d'autres comme des « assassins », « des malfaiteurs », « des terroristes », « des voleurs », etc. Ces jeunes très visibles dans ces espaces publics dont la morphologie se présente avec plusieurs cicatrices aux visages pour certains et dans d'autres parties du corps, des tatouages et un style de coiffure atypique aux yeux rougeâtres et lèvres noirâtres, humant chanvre et alcool, ont pour la plupart des poitrines bien bombées.

Ces caractéristiques, rapidement décrites, qui font violence à une collectivité et à son cadre de vie, expliquent les dysfonctionnements de l'*espace public* « *incivil* » de Kinshasa et sa responsabilité surtout dans le développement des incivilités. Face à cette imbrication du sentiment d'insécurité, les Kinois ont le plus souvent le sentiment de peur, de rancœur, de méfiance mais également de la prudence parfois excessive vis-à-vis de ces jeunes dans ces différents espaces publics. En égard à ce qui précède, notre question de départ a été formulée de la manière suivante : comment comprendre les pratiques sociétales des jeunes dans les espaces publics de Kinshasa ?

La présente dissertation est subdivisée en cinq points : Le premier s'intéresse à la recension des écrits, le deuxième explicite le vocable « sentiment d'insécurité », le troisième revient sur la méthodologie, le quatrième présente le résultat de la recherche en deux étapes, d'une part par la description de trois espaces publics de Kinshasa et leurs pratiques problématiques et d'autre part, par les modalités de réalisation des pratiques problématiques au niveau de ces trois espaces publics. Enfin, le cinquième point propose des nouvelles perspectives de gestion de l'espace public à l'ère des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.

## 1. Revue de littérature

Dans son célèbre ouvrage « *Death and Life of Great American Cities* » de 1961, Jacop, une philosophe de l'architecture et de l'urbanisme) développe deux

concepts majeurs dans le but de répondre aux problèmes d'insécurité dans les villes. Ceux-ci sont « le design » et « la territorialité ». En effet, selon Jacobs (1961, p.44), « la sécurité urbaine dépendrait en partie du facteur identitaire d'un territoire. Une personne défend et respecte un espace s'il arrive à se l'approprier et à s'identifier à celui-ci par des mécanismes d'appartenance et d'appropriation ». Dix ans après les thèses de Jacobs, Oscar Newman (1972) s'intéresse aux formes que pourraient prendre des espaces urbains afin d'être plus sûrs. Dans « Defensible Space », il développe un guide de bonnes pratiques urbanistiques afin de sécuriser des espaces à travers le design urbain. C'est cette œuvre qui est à l'origine de l'urbanisme sécuritaire. Il reprend le postulat de Jacobs et émet la thèse que « la planification et le design urbain peuvent réduire les incivilités dans les espaces urbains ».

En parcourant la littérature scientifique consacrée à la question de l'insécurité dans la ville de Kinshasa sur les quinze dernières années, le « Kuluna<sup>1</sup> » est pointé comme le coupable tout désigné. Les chercheurs n'hésitent pas à l'instar de Shomba Kinyamba à faire de ce phénomène un « problème de sécurité publique ». De façon générale, l'effort des spécialistes des sciences sociales qui s'intéressent à la question, pour la plupart consiste globalement à saisir les contours du phénomène en identifiant ses causes directes et indirectes ; pour inventorier et évaluer ensuite les stratégies publiques et privées mises en œuvre pour juguler le mal et prescrire enfin une série de recettes efficaces pour que la ville redevienne sûre.

Contrairement à cette perspective étiologique, Sara Liverant et Raoul Kienge-Kieng Intudi (2020) dans *Puzzle de sorties de violence urbaine à Kinshasa (RD Congo)* ont abordé la question du phénomène *kuluna* qui désigne la violence urbaine de jeunes de Kinshasa, regroupés en bandes ou gangs *dans une perspective constructiviste*. Ainsi donc, c'est la manière dont la société organise la réponse au phénomène « Kuluna » qui devient un objet de recherche et ce, par la création de la loi, les institutions chargées d'appliquer la loi, les politiques et programmes publics, les dispositifs particuliers de prévention ou de répression, autant de modalités de contrôle social ou de régulation sociale, etc. La criminologie dite de la « réaction sociale » met l'accent non plus sur l'acte criminel et son auteur mais sur le contenu et les effets de la réaction sociale à la délinquance. Par cet article, nous n'entendons pas revenir davantage sur la liste déjà bien longue et

---

<sup>1</sup> Les kulunas sont des gangs armés (d'armes blanches, généralement des machettes) qui sévissent dans certains quartiers en République Démocratique du Congo et rançonnent les personnes une fois la nuit tombée ou de grand matin.

certainement pertinente des structures et stratégies à mettre en place pour endiguer le phénomène. Nous comptons plutôt aborder la question du sentiment d'insécurité dans les espaces publics en la prenant par un autre bout, celui qui la met en lien avec l'espace public.

C'est dans l'espace public qu'ils rencontrent leurs victimes potentielles. Ce constat nous a stimulé à nous pencher sur ces jeunes en portant notre attention sur leurs différentes pratiques observées dans les espaces publics, surtout leur mode opératoire afin d'y installer une vidéosurveillance dissuasive pour contrecarrer en amont le passage à l'acte. Il s'agit comme le disait Clarke d'une prévention situationnelle. Cette pratique vise à réduire les risques de phénomènes délictueux par la prévention.

## 2. Dissection du vocabulaire « sentiment d'insécurité »

« L'insécurité désigne dans la vie quotidienne la peur que peut ressentir un individu ou une collectivité devant ce qui peut advenir. Elle s'oppose au sentiment de sécurité ou de sérénité » (Sebastien, 2004, p.6).

Ce terme doit être examiné de plus près. A en croire Carrou Laurent (2002, p.42), « *l'insécurité sociale, l'insécurité sanitaire ou l'insécurité économique sont des notions qui peuvent être définies ou comprises. Mais il est difficile d'appréhender le concept « insécurité » sans adjectif. C'est d'ailleurs une des raisons du terme. Chacun peut l'associer à ce qu'il veut* ».

De plus, la définition de l'insécurité comprise comme « le manque de sécurité, une situation où l'on se sent menacé, exposé aux dangers », selon le Robert, montre bien qu'il s'agit à la fois d'une réalité objective mais aussi d'un sentiment qui peut l'être nettement moins. Pourtant, le terme est devenu tellement usité qu'il se décline aujourd'hui sur une large gamme : insécurités humaine, collective, civile, sociale... Ce relativisme comme le champ couvert par le concept devait par ailleurs permettre de faire la part entre la situation des hommes des pays développés et ceux des pays en développement, entre celle des milieux favorisés et les autres des pays développés.

### 2.1. Le sentiment d'insécurité et la peur du crime

La peur de crime, le sentiment d'insécurité, l'insécurité urbaine connaissent dans la littérature des usages polysémiques. La plupart des auteurs les utilisent de façon indifférenciée. D'autres, y apportent des nuances. Selon Body-Gendrot (2000, p.194), « les politologues français parlent surtout d'insécurité urbaine et accordent une place importante à la délinquance et la violence urbaine ». Pour les criminologues américains, il s'agit essentiellement de la peur des crimes.

Ainsi, le sentiment d'insécurité est « la réaction émotionnelle de crainte ou d'anxiété face au crime ou aux symboles du crime ; c'est la peur de la victimisation ». Furstenberg (1971, p.601) a distingué « la peur de la préoccupation pour la sécurité (worry of crime). Cette dernière concerne le caractère problématique de la criminalité pour un territoire (par exemple, la criminalité est jugée comme étant le deuxième problème du quartier après le chômage) ». Cette préoccupation s'accompagne souvent selon Lagrange (1984, p.321) « de l'idée du déclin des valeurs morales et la méfiance face à l'intégration des minorités ».

### 3. Méthodologie

En ce qui concerne la méthodologie, nous avons utilisé la méthode qualitative et notre univers de travail est la ville de Kinshasa, capitale de la République Démocratique du Congo. Le choix d'une méthodologie qualitative est priorisé dans la présente recherche parce qu'elle « sert à comprendre le sens de la réalité sociale dans laquelle s'inscrit l'action ». Pour le dire autrement, la recherche qualitative « met l'accent sur la compréhension, qui repose sur l'interprétation des phénomènes à partir des significations fournies par les participants ». Pour mener à bon escient notre recherche et asseoir la méthodologie y afférente, nous avons recouru à deux techniques, à savoir, la technique d'observation *in situ* et la technique documentaire qui nous permettent de collecter les données.

En effet, l'observation *in situ* constitue la vérité-terrain et permet de s'approcher au plus près de la réalité. Elle est souvent le moyen unique d'observation de certains milieux et de certains paramètres. Elle permet de récolter un ensemble de données sur leurs habitudes, pratiques et besoins. Cette technique permet de s'affranchir des interprétations individuelles, d'observer plus facilement les comportements non verbaux des citadins dans les espaces publics. En effet, ils ne sont pas toujours les mieux placés pour exprimer leurs propres besoins puisqu'ils n'ont pas toujours conscience de ce qu'ils font ; ainsi les données peuvent être biaisées par leur propre interprétation.

### 4. Résultats de la Recherche

#### 4.1. *Description de trois espaces publics de Kinshasa et leurs pratiques problématiques*

Le Département de la Sécurité Publique de la police ville de Kinshasa dénombre à ce jour 55 points chauds sur toute l'étendue de la capitale congolaise. Avec le temps qui nous est imparti, il nous serait difficile d'étudier, décrire tous les 55 points chauds. Nous avons donc choisi trois espaces publics les plus

affluents de la ville de Kinshasa, à savoir : *le Rond-point victoire, le Rond-point Ngaba et la place « Pascal »*.

La place de la Victoire (ou rond-point Victoire) est l'un des principaux centres de Kinshasa en République Démocratique du Congo. Elle est aussi nommée en son centre, *Place des Artistes*. Elle est située dans la commune de Kalamu, dans le district de la FUNA, au cœur de la cité et à proximité du quartier Matonge. Elle est le centre de la vie nocturne populaire de la ville de Kinshasa. Le rond-point Ngaba (ou carrefour de Ngaba) par contre est l'un des principaux carrefours du sud de Kinshasa, en République Démocratique du Congo. Il est situé au sud de la commune de Ngaba sur le Mont-Amba, entre les communes de Lemba et Makala, à l'intersection de l'avenue de l'Université et l'avenue de la Foire (avenue By Pass). Le Rond-point NGABA est situé dans le district du Mont-Amba.

La place « Pascal » enfin constitue un point stratégique du district de la Tshangu, par son marché et un stade municipal. Pascal accueille aussi un grand monde. Il est considéré comme l'espace public le plus dangereux de la ville de Kinshasa étant donné que l'on observe plusieurs pratiques conduisant à un sentiment d'insécurité. Notre choix sur ces trois espaces publics s'est basé d'abord sur les résultats de nos observations antérieures et surtout l'image qu'ils véhiculent dans l'opinion Kinoise. Victoire, Rond-point Ngaba et Pascal sont considérés comme des circonscriptions problématiques. De plus, l'accessibilité et l'affluence sur les trois espaces publics est un facteur pouvant avoir une influence sur le niveau d'insécurité.

Dans ces espaces publics, la concentration de la population est aussi due à leurs emplacements. Le rond-point victoire est situé au centre-ville de Kinshasa, donnant accès à différents coins et recoins de la capitale congolaise. Pascal est situé dans le district le plus populaire de la capitale Congolaise, en l'occurrence, le district de la Tshangu, caractérisé par un faible coût du loyer locatif des habitations par rapport au centre-ville. Le rond-point NGABA pour sa part se situe entre trois municipalités, à savoir : *Ngaba, Makala et Lemba*.

En effet, certains enfants qui sortent des quartiers proches essaient de se procurer un peu d'argent par divers moyens dans ces espaces publics : soit ils mendient, soit ils volent, soit ils font de petits métiers temporaires (gardiennage, lavage de voitures, porteurs au marché, vendeurs de journaux, vendeurs de l'eau, de biscuits, de sucrés, etc). Dans certains cas, s'ils n'arrivent pas à rassembler le minimum, certains vont aller chercher leur nourriture dans les bacs à ordures.

Pendant la période des cours au rond-point victoire, une marée humaine occupe ces espaces publics. De ce fait, le vol se pratique au vu et au su de tous. Facilement des chargeurs de bus introduisent leurs mains dans les poches des

passants afin de soutirer de l'argent, ce phénomène est communément appelé : « *Phénomène deux doigts ou chimie* ». Il ne se passe pas trois heures sans que ces faits se reproduisent. Ces derniers se constatent tous les jours, sauf le dimanche où la fréquence de vol diminue le matin et augmente le soir avec l'augmentation de la circulation des personnes qui reviennent de différentes buvettes, églises, concerts et/ou match de football.

Le rond-point Ngaba est un lieu de rencontre des « Shegués ». La plupart de ces enfants ont été chassés ou sont partis de leurs familles, car on les accuse à tort de sorcellerie. Autour du rond-point Ngaba, des centaines d'enfants dorment chaque nuit sur les étals des marchés. Les jeunes filles des rues se prostituent. En effet, placé à proximité de la plus grande Université de la République Démocratique du Congo (UNIKIN), à l'intersection des différents axes routiers, à savoir Victoire-Zando, Tshangu, UNIKIN et UPN, Rond-point Ngaba constitue un point chaud dans la Ville de Kinshasa. C'est un lieu des retrouvailles des étudiants de l'Université de Kinshasa lors des différentes marches de contestations tant politiques qu'académiques. Comme Matonge, cet endroit est envahi tôt le matin par les étudiants en majorité qui vont à l'Université de Kinshasa, l'ISTM et l'UPN pour leurs cours et par les habitants de proximité qui veulent aller en Ville et tous ceux qui veulent aller vers la Tshangu y compris les commerçants de cet espace public. Il est bondé d'une foule immense de personnes, qui favorise le vol le matin.

Aux différents arrêts de bus, l'on y retrouve plusieurs citoyens et le transport chaque soir est difficile. Il faut se précipiter pour trouver une place dans un taxi ou taxi-bus. Pendant ce temps, certains jeunes font office des passagers et attendent pour se précipiter le transport ensemble avec les paisibles citoyens afin d'opérer. C'est en ce moment que plusieurs autres vols se pratiquent. Difficile d'identifier ces jeunes car, insérés dans une multitude de personnes. Cette ambiance continue autant que le transport est difficile et surtout les jours où il a plu ou il est entrain de pleuvoir.

En ce moment, pendant que les autres se précipitent à rentrer à leurs domiciles, une autre activité problématique débute. Il s'agit de la prostitution des filles communément appelées " Tshèles", en majorité très jolies. Elles s'adonnent à cœur joie à la débauche pour rançonner certains hommes.

« Là encore, le prix varie selon la morphologie de la personne. Si c'est un responsable, cela nage entre 50 et 100 \$ USD. Se faire un client devient très difficile. D'où pour le petit peuple, 3.000 FC suffisent pour passer à l'acte. Là encore, c'est entre 18heures et 00 heure. Entre 01Heure et 2 Heures, avec 2000 FC seulement, l'acte est consommé et entre 3Heures et 5heures, même à 1000 FC ou 500 FC, ces filles sont disponibles. La place de la victoire fournit de plus en plus des prostituées

(professionnelles et/ou occasionnelles) pour des raisons soit de survie ou de chômage. Selon le constat, beaucoup de prostituées n'habitent pas le quartier du point chaud mais y viennent pour exercer leurs activités. »

A l'arrêt pascal, la pratique des filles prostituées ou femmes libres communément appelées "Tshèles" existe, mais avec une fréquence moindre que celle des filles du rond-point victoire. Le soir, le constat est également le même avec le Rond-point Ngaba. Outre le vol, les « Kuluna » aussi choisissent ce moment pour opérer aux endroits obscurs. Comme à MATONGE, le métier des "Tshèles " ou « phénomène Papa omatapunda te ? » est pratiqué à cet endroit, mais à des prix très différents des filles de Victoire de 18 heures à 22heures, avec 1500 FC, la fille est consentante et aux heures très tardives, un billet de 500 FC seulement suffit.

Entre 18 heures et 23 heures, une autre pratique s'observe, celle d'une catégorie des filles qui mendient, demandant soit le transport à un passant et si ce dernier touché par la compassion lui donne un petit transport comme sollicité au finish, elles se mettent à crier sur la personne pour dire « *toyokanaki boye té* » (*nous ne nous sommes pas convenus ainsi*) trompant ainsi la vigilance des passants pour gagner plus de cet homme en mentant qu'ils viennent d'effectuer un rapport sexuel à contrat et le Monsieur ne sait pas l'honorer. Les différents marchés se trouvant au niveau de ces espaces publics se transforment la nuit en un lieu d'habitation des enfants de la rue, Kuluna, qui extorquent et agressent tous ceux qui passent par les marchés.

#### *4.2. Les modalités de réalisation des pratiques problématiques au niveau des trois espaces publics*

Dans ces différents espaces publics, ce sont d'abord les différentes affluences dans les arrêts de bus qui permettent les pratiques des vols à la tirette des jeunes à comportements problématiques à l'égard de la population. A Kinshasa, il se pose un sérieux problème des transports en commun.

De ce fait, dans les différents arrêts de bus et surtout à des heures de pointe, les Kinois sont nombreux et cherchent à s'attraper un transport en commun. Il faut courir ou se bousculer pour trouver de la place dans un taxi ou taxi-bus. Pendant ce temps, suite à l'attention portée sur le fait de se procurer un moyen de transport afin de vaquer à ses occupations, les jeunes s'infiltrent dans cette population, sachant que celui qui monte se précipite et profite de son inattention pour usurper ses biens. La nuit, au marché du Rond-point Ngaba comme à Pascal, plusieurs pratiques problématiques se réalisent cette fois ici avec violence. Ces types de crimes sont le plus souvent prémedités par un groupe de

bandits à l'avance. Ces jeunes se regroupent anticipativement dans un milieu où ils prennent de l'alcool dans le souci d'aller opérer avec violence mais sans tuer.

Dans certains cas, après avoir opéré dans les différents points chauds, la première réaction de ces jeunes, c'est d'abord l'observation du milieu avant qu'il ne fasse un autre mouvement. S'il se sent en insécurité, la seconde réaction c'est la fuite et il disparaît directement du public. A Pascal, le plus souvent, quand un cambrioleur vole à gauche, il prend fuite en traversant le séparateur du milieu du boulevard pour aller vers la droite et vice-versa. Ou alors, il entre dans les terrassés. Difficile pour la victime de le suivre car devant descendre du bus, cela lui prendra du temps ou pour celui qui n'était pas dans le transport en commun, il devra traverser le séparateur pendant que les véhicules roulent à la Kinoise c'est-à-dire en grande vitesse. La plupart de ces jeunes opèrent également avec plusieurs chemises, trois ou quatre, voire même cinq. Après avoir terminé la première opération, il change la première chemise, la deuxième opération aussi a sa chemise, la troisième également, ainsi de suite. Ce sont donc des « caméléons » qui changent d'apparence à tout moment. D'autres encore opèrent avec des t-shirts en sorte qu'une fois appréhendé, il est capable de le laisser et prendre fuite.

Un autre mode opératoire dans ces espaces publics ou dans la ville de Kinshasa dans son ensemble est le phénomène communément appelé « *maman Kingabwa* » où, un groupe de personnes mixte opère, hommes et femmes ensemble. Dans leur stratégie, un homme vient et fait semblant de voler et une dame s'interpose et dit au passant de faire attention, « *il y a des voleurs qui te suivent* ». A ce stade, le passant devient déjà mal à l'aise et se confie aveuglément à celui qui veut lui rendre service. Cette dame lui dira d'enlever ses chainettes et autres biens et les lui remet ; elle met cela dans un papier et lui remet un autre papier déjà préparé à l'avance et l'accompagne jusqu'à l'arrêt de bus. Le plus souvent, c'est dans le taxi ou taxi-bus que la victime constate qu'elle a été escroquée.

Les jeunes au comportement problématique de ces trois espaces publics opèrent également avec les cigarettes allumées qu'ils apposent aux mains de paisibles citoyens détenant un objet (téléphone, sac, etc.). Aussitôt le feu de la cigarette atteint la main, la première réaction la plus souvent observée est que le citoyen jette l'objet qu'il détenait et ces jeunes le ramassent et prennent fuite. Un autre phénomène qui ne manque de victimes à Kinshasa est celui dit Italien.

Comment fonctionne-t-il ? Ces jeunes opèrent aussi en petit groupe. Trois personnes se mettent ensemble, la première personne se présente le plus souvent comme un étranger, venu de l'Angola, ne connaissant aucune langue nationale ou officielle de la RDC, ne parlant que le Portugais mais qui a grandement besoin qu'on lui rende

service. Ce faux étranger se présente soit avec des faux dollars ou avec des faux bijoux et trouve un paisible citoyen. Il lui dira que « je ne connais pas Kinshasa », « j'ai aussi peur parce que je suis étranger mais si vous pouvez me rendre service pour me changer cet argent ou ces bijoux ». Epris de pitié, le paisible passant accepte de rendre service et le monsieur lui dira ensuite : « je ne te connais pas, laisse-moi ne fut-ce que ton téléphone ou ton sac ». Envouté quelques fois ou regardant la valeur de l'objet (or, diamant ou argent) à échanger et le contenu de son sac, la personne est convaincue que même si l'individu prenait fuite, elle gagnera. Certaines victimes commencent déjà à douter mais c'est souvent à ce stade que la 2<sup>ème</sup> personne intervient pour encourager le paisible passant afin qu'il rende ce service. C'est là où la victime partira pour échanger l'objet, qu'elle se rendra compte qu'elle a été escroquée. Aussitôt revenu à l'endroit de leur rencontre, elle ne trouvera plus des traces de ces hommes. Pendant que la victime se met à les rechercher, la 3<sup>ème</sup> personne intervient pour interroger la victime afin de connaître l'objet escroqué car opérant en groupuscule, la 2<sup>ème</sup> personne peut escroquer 100 \$ USD mais n'apporte que 60 \$ par exemple à la bande. D'où l'importance du troisième intervenant. Cette forme d'escroquerie a produit aussi plusieurs récidives à Kinshasa.

La majorité de ces différents faits ont été commis par des personnes de sexe masculin; les jeunes âgés de 18 à 30 ans sont les plus représentés. En fait, ils représentent la catégorie de personnes touchée par les problèmes de chômage et qui sont en quête de travail dans la ville de Kinshasa. L'implication des mineurs est beaucoup plus significative à Pascal et à Victoire. En outre, la majorité de personnes mises en cause à Pascal, Rond-point Ngaba et Victoire ne résident dans le secteur. La plupart viennent des quartiers éloignés de leurs zones d'opération.

Face à ce tableau macabre, l'un des défis de la Police est de reconstruire les liens qu'elle établit avec la société, utiliser ses ressources afin d'améliorer la qualité de vie dans la ville, de rétablir la confiance, de réduire l'écart entre la demande sociale de sécurité et l'offre pratiquée de sécurité. De nouvelles stratégies représenteront en ce sens des efforts de rénovation policière.

## 5. Perspectives sécuritaires dans les espaces publics par une systématisation de la vidéosurveillance

Une insécurité grandissante se fait remarquer dans plusieurs espaces publics de la ville de Kinshasa malgré la présence des commissariats urbains de la police. La question que l'on se pose est celle de savoir si la police est-elle inefficace ? Car toutes les pratiques problématiques évoquées ci-haut existent depuis des temps immémoriaux et persistent jusqu'à ce jour.

« La solution au problème d'insécurité a été recherchée dans un recours aux technologies nouvelles de surveillance, notamment avec la vidéosurveillance dont la caractéristique la plus saillante est d'être à la fois mobile et intelligente, c'est-à-dire capable de s'adapter à la mobilité des individus, de les suivre, de tracer leur itinéraire et de déterminer leur véritable identité ». (Ayse Ceyhan, 2010, p.131).

A ce jour, les TIC fournissent plusieurs outils pour faire face à des problèmes institutionnels plus graves. D'une façon générale, la sécurité publique est considérée comme la principale responsabilité d'un gouvernement. Les forces de police qui ne protègent pas les citoyens de l'insécurité dans les espaces à usage public constituent une défaillance majeure du gouvernement qui porte atteinte à la crédibilité et à la légitimité de celui-ci. Ainsi, la réussite des initiatives fondées sur les TIC à n'importe quel coin du monde dépend de la force, la taille et la compétence des réseaux et des groupes qui les lancent et les entretiennent. A cet effet, les TIC offrent aux communautés du monde entier des outils flexibles pour améliorer rapidement et à peu de frais leur sécurité individuelle et collective.

Il n'en reste pas moins que les TIC et leurs nombreuses applications ne suffisent pas pour opérer un changement politique et social positif à elles seules. La technologie n'a pas d'intention, pas de but intrinsèque et pas de capacité morale. C'est un outil. Comme un marteau, elle peut servir à construire ou à détruire. L'action collective rendue possible par les TIC peut parfois entraîner encore plus de violence, et non pas moins. Bien que cela soit vrai dans certains cas, cet argument néglige le point essentiel : les TIC peuvent servir à toutes les fins désirées par les utilisateurs.

Plusieurs expériences démontrent que l'usage des nouvelles technologies de l'information et de la communication en contexte sécuritaire semble avoir des nombreux avantages quant à la flexibilité, à l'accessibilité, à la communication entre interactants. Les TIC affectent donc sous différentes formes l'organisation spatiale des sociétés vers une meilleure sécurisation de l'espace. En offrant un support de communication commun aux décideurs et de plus en plus souvent aux citoyens, ces technologies permettent l'invention de méthodes appropriées à chaque type de situations spatiales, mais aussi un travail sur les représentations des espaces selon différents types d'acteurs. Chacun étant porteur d'un certain type d'information sur le territoire, ces outils (baromètres personnels, générateurs de scénarios, systèmes multi-agents...) deviennent autant de supports de médiation capables de modifier les représentations spatiales et environnementales.

À l'heure actuelle, les possibilités de télé-surveiller ne cessent d'être élargies grâce à la vidéosurveillance. Avec le développement des technologies mises en œuvre, la vidéosurveillance peut accroître les capacités de l'appareil policier pour contrôler et surveiller la population dans les espaces publics de Kinshasa car la vidéosurveillance tend vers le « tout voir ». Elle permet ainsi de surveiller d'une manière simultanée et grâce aux possibilités de zoomer, plusieurs espaces à des échelles géographiques différentes. Dans une situation traditionnelle, le contrôle social se fait par la co-présence et la co-surveillance des

personnes qui occupent le même espace au même moment ; c'est évidemment un cas idéal, que nous pourrions associer aux sociétés villageoises, où tout le monde se connaît et se contrôlerait mutuellement. Autrement dit, c'est par la co-présence et la co-surveillance que ces personnes intègrent le fait qu'elles sont en état d'être vues et qu'elles respectent, par conséquent, une sorte d'autodiscipline procédant, d'une manière plus globale, d'un contrôle social. Dans le cas de la vidéosurveillance par contre, cette co-présence n'a plus lieu d'être. Le contrôle social est pratiquement délégué à la vidéosurveillance, c'est-à-dire à un système où ce sont des images avec tout ce qu'elles signifient en termes de simulation et de domestication qui servent de support à la surveillance et atténuerait de surcroit les pratiques problématiques des jeunes dans ces différents espaces à usage public.

### **Conclusion**

Au terme de cette étude, il appert que l'espace public Kinois est en général marqué par la « violence ». Une violence verbale qui anime les grandes artères de la ville et ses marchés mais aussi et surtout par le phénomène du vol à la tire. Si objectivement ces espaces urbains sont accessibles à tous, un facteur subjectif tend cependant à en limiter la liberté de circulation : la peur. Peur de se faire voler, peur de faire la mauvaise rencontre de certains jeunes qui aiment opérer aux lieux publics de la ville de Kinshasa, surtout aux heures de pointe. On ne devra s'étonner qu'en pareille situation, les Kinois ne fassent confiance à personne. Ce surcroit de prudence et de vigilance remet en question la « présomption de confiance », une des caractéristiques essentielles des échanges civils quotidiens dans les espaces publics démocratiques.

Pour y remédier, la systématisation de la vidéosurveillance s'avère nécessaire. Une fois la vidéosurveillance dissuasive installée dans ces espaces à usage public, elle possède directement un triple impact potentiel sur la commission d'actes délinquants : en termes de dissuasion, en terme de repérage de ces faits et en terme d'identification de leurs auteurs. Ce qui rendra la zone surveillée sécurisée et atténuerait de surcroit le sentiment d'insécurité.

### **Références bibliographiques**

AYSE C., Les technologies européennes de contrôle de l'immigration. Vers une gestion électronique des « personnes à risque » La Découverte | « Réseaux » 2010/1 n° 159 | pp.131 à 150, disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2010-1-page-131.htm>, consulté le 10 Septembre 2023.

- BODY-GENDROT, S., Sécurité et insécurité dans la ville. Dans Sophie Body-Gendrot, Michel Lussault et Thierry Paquot (sous la direction), *La ville et l'urbain : l'État des savoirs*. Paris : Éditions La Découverte, 2000, pp.194-2011.
- CARROUE L., « Géographie de la mondialisation », Arman Colin, Paris, 2002.
- DUGRAND C., tiré du site tiré du site <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine>, consulté le 10 mai 2023
- FURSTENBERG F., *Public Reactions to Crime in the Streets*, American Scholar, vol40, 1971, tiré de la thèse, <https://archipel.uqam.ca/9995/1/D1421.pdf>, consulté le 4 Septembre 2023.
- JACOBS, J., *The Death and Life of Great American Cities*. New York : Random House, 1961.
- KIPASA P., Le phénomène Kuluna et l'espace public kinois. Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication, Université catholique de Louvain, 2019. Prom. : Berger, Mathieu. <http://hdl.handle.net/2078.1/thesis:21944>, consulté le 22 Juillet 2023.
- LAGRANGE, H., *Perceptions de la violence et sentiment d'insécurité, Déviance et société*, vol 8 (4), 1984.
- NEWMAN, O. *Defensible space. Crime prevention through urban design*. London : MacMillan, 1972.
- NZAMPUNGU J., Les pratiques problématiques des jeunes dans les points chauds de Kinshasa : faits et effets, Mémoire DES, SIC, Unikin, 2018-2019, inédit.
- PICAUD M., « Mettre en marché les peurs urbaines. Le développement des "safe cities" numériques », in Claudia Senik (dir.), *Sociétés en danger*, La Découverte, Paris, 2021.
- SEBASTIAN R., « Sociologie politique de l'insécurité », PUF, coll. « Quadrige », Paris, 2004.